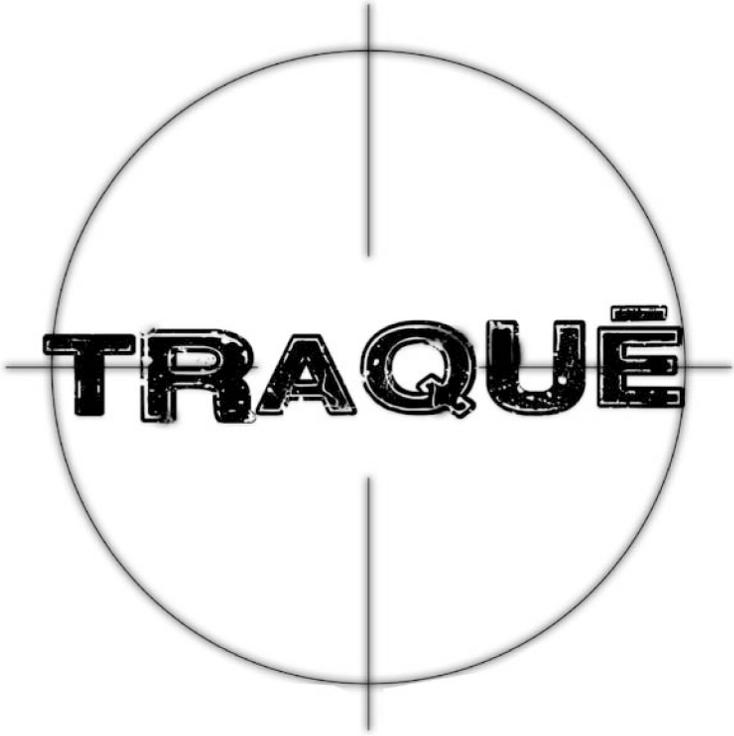


Andrew Fukuda



Tome 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benjamin Kuntzer*

**Michel
LAFON**

Nous étions plus nombreux, autrefois. J'en suis certain. Pas assez pour remplir un stade de foot ni même un cinéma, mais sans doute plus qu'aujourd'hui. À dire vrai, je ne pense pas qu'il subsiste un seul d'entre nous. À part moi. Voilà ce qui arrive quand on est un mets délicat. Une drogue dure. L'espèce s'éteint.

Il y a onze ans, on en a découvert une dans mon école. Dans une classe de maternelle, dès le jour de la rentrée. Elle s'est fait dévorer presque immédiatement. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête? Peut-être qu'un accès soudain (ils sont toujours soudains) de solitude l'avait poussée à sortir de chez elle dans l'espoir malencontreux de trouver un peu de compagnie. L'institutrice les avait envoyés faire la sieste, et seule la petite était restée clouée au sol à étreindre son ours en peluche tandis que tous ses camarades avaient bondi les pieds en avant vers le plafond. Dès lors, c'en était fini pour elle. Fini. Elle aurait aussi bien fait de retirer ses fausses canines et de s'allonger par terre en attendant l'inévitable festin. Les autres la contemplaient d'en haut, les yeux écarquillés: *Tiens, tiens, quelle bonne surprise!* On m'a dit qu'elle s'était mise à pleurer, à brailler de toutes ses forces. Que la maîtresse avait été la première à se ruer sur elle.

C'est pourquoi il ne faut rejoindre l'école qu'après la maternelle, lorsque les siestes ne sont plus imposées. Même si l'on peut toujours se faire prendre par surprise. Une fois, mon prof de natation était tellement furieux après les performances léthargiques de notre équipe, lors d'une rencontre interscolaire, qu'il nous avait tous envoyés dormir dans les vestiaires. Bien sûr, il avait fait ça pour le principe, mais ce principe avait failli me perdre. À propos : nager passe encore, mais évitez tout autre sport dans la mesure du possible. Un rien de sueur peut signer votre arrêt de mort. La sueur, c'est ce qui arrive quand on a chaud ; des gouttes d'eau se mettent à perler comme de la bave de bébé. Je sais, c'est dégueu. Tous les autres restent frais, propres, secs. Moi ? Un vrai robinet qui fuit. Alors, laissez tomber le cross-country, laissez tomber le tennis, laissez même tomber les compétitions d'échecs. La natation ça va, car l'eau cache la sueur.

Ça fait partie des règles. Il y en a plein d'autres, que mon père m'a inculquées depuis le jour de ma naissance. Ne jamais sourire, rire ou ricaner, ne jamais pleurer, ni même avoir les larmes aux yeux. Conserver en permanence un air terne et stoïque. Les seules émotions qu'on voit parfois sur les visages sont la soif d'homiférés et le désir amoureux, et il va de soi que ça ne risque pas de m'arriver. Surtout ne jamais oublier de s'enduire le corps d'une bonne couche d'un onguent avant de sortir en pleine journée. Parce que dans un monde comme le nôtre, il n'est pas évident d'expliquer un coup de soleil voire un teint un peu hâlé. Plein d'autres règles, donc, de quoi remplir un carnet entier, même s'il ne m'est jamais venu à l'esprit de les consigner. Se faire choper avec un « règlement » serait tout aussi accablant qu'un coup de soleil.

Et puis, mon père me les rappelait tous les jours. Pendant le petit déjeuner, au crépuscule, il les passait en revue. Par exemple : ne te fais pas d'amis ; ne t'endors pas en public (les

cours ennuyeux et les longs trajets en bus étant particulièrement dangereux) ; ne te racle pas la gorge ; n'obtiens pas de trop bonnes notes, même si les examens sont d'une facilité insultante ; ne soigne pas trop ton apparence ; même si les filles se jettent à tes pieds, ne succombe jamais à la tentation. Tu dois toujours te souvenir que ta beauté est une malédiction, non pas une bénédiction. N'oublie jamais ça. Il ressassait tout cela en lançant de rapides coups d'œil à mes ongles, pour s'assurer qu'ils n'étaient ni ébréchés ni éraflés. Ces règles sont désormais si profondément enracinées dans mon esprit qu'elles sont aussi incontournables que les lois de la nature. Je n'ai jamais ressenti l'envie d'en transgresser une seule.

Sauf une fois. Quand j'ai commencé à prendre le bus scolaire hippomobile, mon père m'a interdit de me retourner pour lui dire au revoir de la main. Personne ne fait jamais ça. J'ai d'abord eu du mal à lui obéir. Les premiers jours, quand je montais dans le bus, je devais faire de gros efforts pour ne plus bouger, pour ne pas me retourner ou lui adresser un signe. C'était comme un réflexe, une quinte de toux irrépressible. Et puis je n'étais encore qu'un gamin, ce qui ne simplifiait pas les choses.

Je n'ai manqué à cette règle qu'une fois, il y a sept ans. La veille, mon père était rentré chez nous en titubant, aussi débraillé qu'après une bagarre, mordu au cou. Il s'était montré négligent, et voilà qu'il se retrouvait avec deux incisions nettes au niveau de la gorge. De la sueur ruisselait sur son visage, inondant sa chemise. Il avait l'air désespéré. J'ai senti les vagues de panique déferler dans ses bras quand il m'a étreint fermement.

– Te voilà tout seul, mon fils, m'a-t-il dit à travers ses dents serrées, la poitrine parcourue de spasmes.

Quelques minutes plus tard, il s'est mis à frissonner ; son visage était étonnamment froid au toucher. Il s'est levé.

Il s'est rué vers la porte et les premières lueurs de l'aube. J'ai verrouillé derrière lui comme il m'avait chargé de le faire, et je me suis précipité dans ma chambre. J'ai plongé la tête dans mon oreiller, et j'ai crié, et crié encore. Je savais ce qu'il était parti faire : fuir aussi loin que possible avant de se transformer et que les rayons du soleil se déversent sur lui telles des cascades d'acide lui brûlant les cheveux, les muscles, les os, les reins, les poumons, le cœur.

Le lendemain, quand le bus scolaire s'est rangé devant chez moi, de la vapeur s'élevant des naseaux larges et humides des chevaux, j'ai transgressé la règle. Je n'ai pas pu m'en empêcher, je me suis retourné en grimant à l'intérieur. Mais cela n'avait plus d'importance : l'allée était déserte dans la nuit naissante. Mon père n'était plus là. Et il ne reviendrait jamais.

Il avait raison. À compter de ce jour, je me retrouvai seul. Autrefois, nous étions une famille de quatre. C'était il y a fort longtemps. Puis il n'y avait plus eu que mon père et moi, et ça me suffisait. Ma mère et ma sœur avaient compté pour moi, mais j'étais trop jeune pour avoir tissé de véritables liens avec elles. Elles ne demeuraient que de vagues silhouettes dans ma mémoire. Parfois cependant, et encore aujourd'hui, je peux me laisser surprendre par la voix d'une femme qui chante. Je me dis alors : *Maman avait une très jolie voix*. Mon père, c'est autre chose. Il me manque terriblement. Je ne l'ai jamais vu pleurer, du moins pas depuis que nous avons dû brûler tous nos souvenirs, nos livres, nos calepins et les photos. Il m'arrivait toutefois de me réveiller en pleine journée et de le voir regarder par les volets entrebâillés, ses larges épaules tremblant tandis qu'un rayon de soleil illuminait son visage aux traits tirés.

Il m'a préparé à la solitude. Il savait que ce jour viendrait, même si, au fond de moi, je suis sûr qu'il pensait que je partirais avant lui. Il avait passé des années à m'inculquer